***La condition solitaire*, Olivier Larizza** (Andersen éditions, 2023, 118 p., 9,90 €)

Étonnamment, lorsque j'ai reçu ce recueil, sur la première de couverture, je lui ai donné pour titre : *La mélancolie solitaire*. Ainsi pendant quelques semaines, jusqu'à ce que le véritable, celui que lui avait donné son auteur, *La condition solitaire* – condition et non plus mélancolie – m'apparaisse soudain comme une évidence. Cette mélancolie, pourtant, était-ce prescience de ma part ? À chaque page, ou peu s'en est fallu, elle m'a accompagné tout au long de ces jours, de ces semaines, et voici qu'elle m'accompagne encore, tandis que je rédige cette chronique, malgré le tour de folie dont le poète, en savant qu'il est, ne se départ que rarement – ironie, dérision subtile et bluff, dont Olivier Larizza maquille adroitement son humeur et, ce faisant, la nôtre.

Un poète, un écrivain, que je suis depuis 2010, l'année où il publia *La Cathédrale*, chez Orizons. Ce devait être son deuxième ou troisième roman, et, déjà, il avait publié des essais, des récits ; il s'était essayé à la comédie théâtrale ; et l'écriture de contes ou histoires pour la jeunesse, tels les *Contes des Antilles*, chez Flammarion, en 2004, réédités à deux reprises par la suite, n'avait plus de secret pour lui.

À ce moment, Olivier Larizza, prolixe jeune homme, n'avait pas encore été tenté par la poésie. Ou s'il l'avait été, il n'en avait encore rien dit, rien livré qui fût accessible au lecteur lambda que je suis. En virtuose, sans trop prévenir, entre 2016 et 2021, il publia aux Éditions Andersen, *La vie paradoxale*, un cycle poétique en trois tomes : *L'Exil*, tout d'abord, puis *L'Entre-deux*, et enfin *La Mutation*. Une œuvre aussi riche que foisonnante dont la Revue *Europe*, dans son numéro 1123-1124, paru en novembre 2022, m'a permis de dire tout le bien qu'il fallait en penser.

Olivier Larizza allait-il s'arrêter là ? S'arrêter d'écrire ? Ce n'est pas ce que je veux dire, bien entendu. Mais passer à autre chose ? Revenir au roman ou au théâtre ? Aux essais qu'il affectionne ? En tout cas, abandonner la poésie ? « Cette drogue douce », nous dit-il dans sa préface à *La condition solitaire*. Il avait eu tant de mal, après *L'Entre-deux*, à nous donner *La Mutation*. « Il n'est jamais facile de refaire face à ses démons, fussent-ils de papier », écrivait-il dans l'avant-propos de ce troisième recueil. « Fallait-il en définitive le ressusciter ce Christ de paille et de pacotille qui tantôt marche sur l'eau, tantôt s'ébroue pitoyablement ? J'ai choisi de le faire parce que, au-delà de leur éventuelle valeur esthétique ou artistique, les pages suivantes contiennent justement ce précipité de souvenirs qui échafaude une

histoire… » Son histoire à lui, l'homme qu'il est devenu, et qu'il devient encore… *La Mutation*, c'était donc le point final. Et après elle, ce devait être ainsi, les démons de l'âme resteraient à la place qu'ils n'auraient pas dû quitter : les ténèbres. Oui, c'était dit, c'était écrit, c'est ainsi que cela devait être. Et puis voilà que non ! Plus forte que tout, *La condition solitaire* a fini par voir le jour. Alors pourquoi ? « La poésie ne peut surgir à mon sens que dans une attitude de repli, fût-elle temporaire, ou ne fût-elle qu'une posture. » Que de belles excuses le poète nous donne là ! La poésie existe en soi. Le soi du poète. Le soi sans lequel l'un et l'autre ne sauraient vivre ou survivre. Leur oxygène. Plus forts que la mort, ils s'écrivent mutuellement, sans justifications nécessaires. Alors, plus prudent, Olivier Larizza précise dans ce dernier recueil qu'il ne sera pas l'ultime : « Au moment d'achever cette préface, je ne ferai pas comme la dernière fois… Ma poésie ayant repris de plus belle. […] *La condition solitaire* ne devrait pas en être la dernière fleur. Car sous mes doigts de feuille a déjà bourgeonné un nouveau recueil… *King of the Jazz* ! » Nous n'avons plus qu'à l'espérer. En attendant, *La condition solitaire* est là, qui ne manque pas d'être originale, inédite en sa forme, plus encore sûrement que *La vie paradoxale*.

D'emblée, Olivier Larizza nous rappelle, pour le cas où nous l'aurions oublié : « Ouvrir un recueil, c'est un peu comme se rendre chez un hôte (aussi) accueillant et mystérieux. On ignore ce qu'il en ressortira : une parure de perles, une soupe de potiron et de navets, un ennui mortel (*un cadavre au dessert*) ou l'ivresse d'une révélation qui vous marquera longtemps… » Il a raison, pour sûr. Sinon pour l'ennui, car rarement au point d'être mortel, du moins pour l'ivresse de cette révélation lorsque, au détour d'une page, l'œil, soudain, comme aux abords d'un torrent, se laisse emporter par le seul tourbillon des mots. La réflexion sera alors pour plus tard. « Chez Habibi on m'offrait le thé adora/bles Syriens qui vous dorlotaient J'ai revu aussi/Thaddée (mon ami rwandais) & Aristie qui/maintenant écrit en grec en plus de l'anglais/J'ai déjeuné au Gutenberg *mit* Mathieu Jung *sein Freund*/Loïc *und* Jean-Paul Klée… » Alors, l'envie de poursuivre vous tenaille. Sans savoir où vraiment vous allez. Mais n'importe ! Puisqu'Olivier Larizza est là pour dire bientôt les pourquoi et comment du poème. Car à la fin de chaque, ou presque, un renvoi. Ici, le 35. Très vite, comme à la découverte d'une nouvelle, vous savez qui est Thaddée et qui Aristie. Ou encore Jean-Paul Klée. Les renvois ? Des *notes bonus*, un autre bonheur de lecture – pour en finir avec les explications de texte plus ou moins hasardeuses ? Ou l'on comprend, sans tristesse aucune, ni complaisance de la part du poète, souvent avec ironie, et folie parfois, ce qu'il faut entendre au long des quarante et quelques poèmes par solitude, ou condition solitaire, toujours du point de vue du poète, de sa vie de tous les jours dans le monde où il vit. Celui de l'enseignement. Maître de conférences à l'université de Toulon. Ce monde-là, mais pas

que. Le monde de tout un chacun, auquel il ne peut se soustraire. « Météo anormale (printemps en hiver) l'humanité va/très mal mais fait comme si de rien n'était Cigale/aux élytres inusés elle chantait dansait sur le flanc d'un/volcan la vulve en feu et la valve qui bientôt/pétera… » Ou bien encore : « Après-midi douce et sereine pendant que la Russie/ratiboise l'Ukraine & Poutine agitait la MENACE nucléaire… »

L'autobiographie n'est pas loin. Ou disons qu'on la caresse. Elle était déjà là dans le cycle de *La vie paradoxale*. Mais au lieu d'être romancée, procédé littéraire le plus courant, Olivier Larizza la poétise. Biographie de l'errance, de l'ennui, de la quête… De l'abandon… « Je ne file rendez-vous à personne/sur mon Elops Davidson je préfère/la solitude du polymathe (mes compagnons sont/Shakespeare Einstein Gaudi Léonard de Vinci)… » Du persiflage, de la dérision… « J'ai c'est sûr une mauvaise influence sur/moi-même Je me fréquente trop ces temps-ci/(la faute à ce recueil) me mire trop dans le miroir/du papier : Et si je supprimais ceux de ma maison/je me verrais un peu… moins ? » De l'intimité, de la tendresse qu'on frôle du bout des doigts. Tel ce poème à Timéo, le neveu du poète : « Tu as neuf ans aujourd'hui et ça n'arrive qu'une fois/Ici-bas tout est joyeux tout brille grâce à toi/Même si la distance nous éloigne un peu trop… » Cinq vers pour écrire le prénom de l'enfant. Biographie aux mille références… Ne fût que dans les titres des poèmes qui rappellent souvent soit un film, soit un livre, voire une chanson. Ainsi, parfois habilement détournés : *Mistral perdant, Bovarysme, Le meilleur du monde,* ou bien *Faux-semblants, Foules sentimentales, Enigma, Insoutenable légèreté, La petite raison dans la prairie*… On n'en finirait plus tant abondent les allusions/illusions.

À lire, à relire, à méditer surtout, on ne se lasse pas. Recueil aussi éblouissant que crépusculaire, nous dit-on en quatrième de couverture. Je préciserai simplement : crépuscule du matin et crépuscule du soir, qui façonnent, chacun son tour, dans leur durée, le jour et puis la nuit. *Gérard Glatt*